

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 5 SEPTEMBRE, 1878.

No. 6.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

—Je suis le fils de Mme Edwards, monsieur; je suis très-heureux d'avoir dirigé ma promenade de ce côté, et d'avoir eu ainsi le bonheur de rendre service à une personne pres de laquelle notre famille doit habiter.

—Je suis heureux et fier en même temps, monsieur, de ce prochain voisinage, et j'espère pouvoir avant peu vous prouver ma reconnaissance. Je ne suis pas homme à oublier une bonne action. Voulez-vous venir avec moi jusqu'au port, monsieur Edwards? nous avons une belle matinée et les chevaux sont en belle humeur.

—J'allais vous demander ce service, monsieur; votre domestique, je crois, va revenir. Je pense du moins apercevoir là-bas le garçon qui vous a quitté si brusquement.”

M. Timothée ne répondit pas; il regarda dans la direction que le jeune homme lui indiquait, et s'assura sans doute de l'identité de maître Pomp; mais voyait un individu marcher à côté du nègre et se diriger avec lui vers la voiture, il s'élança vers les chevaux et se mit à les atteler avec vivacité.

Pomp était allé chercher du secours, il n'y avait plus à en douter.

La surprise de Pomp en apercevant son maître encore au monde, défie toute description. Son air effaré, ses gestes bizarres parlaient pour lui. Il n'y comprenait évidemment rien. Il ne dit pas un mot; son maître, il est vrai, lui avait fait un signe de tête éloquent, et qu'il avait ainsi traduit: “C'est bien, c'est bien, maître Pomp; n'en parlons plus.”

M. Tighbody connaissait parfaitement la personne que Pomp avait amenée avec lui, et se souciait peu de lui avoir des obligations. Il prit donc un air très-indifférent, comme s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire, cria à Pomp de sauter dans la voiture, fit claquer son fouet et partit, au grand ébahissement de l'individu secourable qui n'avait personne à secourir.

Ce fut alors un charmant voyage. M. Tighbody s'engoua complètement de sa nouvelle connaissance; car James, après s'être montré si habile à manier les chevaux, se mit à l'œuvre à l'occasion avec une telle bonne vo-

lonté, que M. Tighbody en fut ravi; aussi, parlant de lui quelques jours après à une personne assez considérable, il fit son éloge avec beaucoup d'emphase.

“C'est un vrai gentleman de naissance et d'éducation, et il ne craint pas au besoin de mettre la main à la pâte.”

Au point où en étaient les choses, cette opinion de M. Tighbody était de quelque importance, comme notre héros pourra en avoir la preuve.

V

James Edwards avait accompli une partie des projets qu'il avait faits pour sa mère et ses sœurs. Il leur avait procuré une habitation dans un village retiré, et après les avoir accompagnées à leur nouvelle demeure, il les avait aidées à emménager les quelques meubles échappés à la vente générale. Il leur avait de plus fait connaître de bons amis, et quand il les quitta pour chercher à vivre de son travail, ces bien-aimées de son cœur n'eurent qu'une seule et même expression d'amour pour le remercier et lui souhaiter le bonheur qu'il méritait. Il partit donc avec l'espoir que bientôt il leur enverrait des nouvelles qui les soulageraient de leur inquiétude et leur prouveraient ce dont il était capable pour accomplir ce que son cœur avait résolu.

Ceux de mes lecteurs qui connaissent depuis longtemps la ville de New-York se rappelleront que dans le haut de la rue qu'on appelait autrefois la rue Sugar-Loaf (rue du Pain-de-Sucre), à quelque distance de Broadway, il n'y avait pas alors autant de maisons que maintenant. Peut-être même quelques-uns d'entre eux ont-ils fait une partie de balle à cet endroit, et ont été quelquefois forcés de grimper sur les piles de bois appartenant à un chantier voisin pour atteindre la paume qu'un joueur maladroit avait lancée de travers.

Tout près de ce chantier s'élevait une petite maison en bois, sur le derrière de la rue, et presque cachée par un grand palis à partir duquel commençait la rangée de maisons en briques à deux étages, que l'on voyait à quelque distance de Broadway. Dans ce palais était une porte ou grille presque toujours ouverte, et à travers laquelle le passant ne pouvait s'empê-

cher de donner un coup d'œil, tant l'aspect champêtre de l'endroit avait de charmes. On apercevait en effet ça et là, des caisses de fleurs qui égayaient l'extérieur de l'habitation d'ailleurs si propre et si bien tenue. Sur la grille était une petite enseigne en fer-blanc, portant cette inscription: “J. Upjohn, raccommode les bottes et les souliers.”

Comme la maison qu'habitait M. Edwards n'était pas loin de l'échoppe que nous venons de décrire, James avait fait connaissance avec la famille en venant de temps en temps confier sa chaussure à M. Upjohn.

Les manières agréables de l'enfant gagnèrent l'amitié du brave homme, et souvent James venait chez lui dans ses moments de loisir flâner et babiller une heure ou deux. Il était toujours si amicalement reçu, on se sentait si bien au foyer de cette petite famille, et chacun avait tant à lui dire et d'une façon si singulière et si gaie, qu'il ne connaissait pas, après sa propre demeure, d'endroit plus attrayant pour lui.

M. Upjohn était natif de New-Jersey. C'était un homme simple, sans façon, plein de cœur; il travaillait diligemment toute la journée, mais il n'eût jamais consenti à prendre une allée une fois la chandelle allumée; il aimait beaucoup à lire, à discuter, et se montrait quelquefois exclusif, souvent même entêté dans ses opinions; mais sous des manières assez rudes et désagréables parfois, se cachaient une bonté et une noblesse d'âme dont peu de gens pourraient se vanter. Sa compagne était une petite femme aimable, au cœur doux, à la voix douce, d'un air excellent, et sur la figure de laquelle rayonnait toujours un sourire. Outre ce couple, la famille se composait d'une nièce orpheline sans autre parents que ceux qui l'avaient adoptée. Ils l'aimaient avec tendresse; disons tout, ils la gâtaient. Gertrude avait de petits défauts qu'on eût fait disparaître en les corrigeant dès l'enfance; mais les braves gens ne voyaient rien en elle qui méritât le nom de défaut.

“Gitty est un peu étourdie; mais elle est si jeune!”

Leurs remontrances se bornaient là. Elle avait seize ans, et était assez grande pour son âge. Déjà même s'annonçait, avec le développement de ses charmes, une beauté plus

qu'ordinaire, et par cela même accompagnée de dangers. Sa chevelure, trop blonde peut-être pendant son enfance, devenait chaque jour d'une nuance plus foncée. Ses cheveux frisaient bien assez naturellement, mais Gitty aidait encore un peu à la nature. Comme ils étaient soigneusement roulés autour de ses oreilles, et avec quelle grâce ils tombaient sur ses épaules ! Ses traits réguliers, sa physionomie ouverte et joyeuse, son teint frais et pur, tout chez elle brillait de jeunesse et de santé. On connaît déjà la bonté de M. Upjohn pendant la maladie de M. Edwards ; et quand James revint à la ville et lui rendit visite, selon sa promesse, il fut reçu avec la cordialité qu'auraient pu montrer les parents les plus proches.

— Et maintenant, monsieur James, j'espère que vous ne prendrez pas mal l'offre que je vais vous faire d'habiter avec nous. Nous sommes de pauvres gens, c'est vrai, mais ce que nous avons est à votre disposition, et la femme peut vous donner un endroit pour dormir qui n'aura pas, à beaucoup près, l'élégance à laquelle vous avez été habitué ; mais il sera propre, je vous assure, et vous y reposerez aussi bien que dans une chambre plus belle.

Pendant que M. Upjohn disait ces mots, sa femme, mettant de côté son ouvrage de couture, ôta ses lunettes, et d'un air très-sérieux, tout en souriant avec douceur, elle disait, aussi éloquentement que les yeux peuvent parler, qu'elle consentait de tout cœur à ce que son mari venait de dire ; Gitty, de son côté, tira une de ses longues boucles de cheveux, rougissait, et manifestait, par une vivacité inopportune, qu'elle donnait aussi sa pleine et entière approbation.

James sentit la bonté de cette offre ; et la rougeur qui colora ses joues pâles, et les larmes qui mouillèrent ses yeux, montrèrent jusqu'à quel point il en était touché. Un moment il regarda cet honnête couple en silence, et déjà ils espéraient qu'il se décidait selon leur désir.

— Je vous remercie de tout cœur, mon cher monsieur de votre bonne invitation. Je serais sans doute plus heureux ici maintenant que partout ailleurs, dans cette grande ville ; chez vous, il me semble que je suis chez moi. Mais vous savez que mon intention est de trouver le plus vite possible une place qui me fasse gagner ma vie. Je ne puis, avec les connaissances que j'ai acquises, me présenter que comme commis dans un bureau ; il me faut donc pour y parvenir me rapprocher le plus possible de ceux qui peuvent m'employer. Vous savez aussi combien peu j'ai d'amis et en même temps de connaissances pour m'aider et me recom-

mander. J'ai besoin d'établir des relations pour moi-même. J'ai besoin de vivre au centre des affaires, et j'ai, en conséquence loué une chambre dans le quartier commerçant de la ville.

M. Upjohn comprit que le jeune homme avait raison.

— Alors vous viendrez nous voir aussi souvent que vous pourrez dit Mme Upjohn ; vous nous direz où en sont vos affaires, et si, de temps en temps, nous pouvons vous être de quelque utilité, en fait de raccommodage, par exemple, vous songerez à nous. Si l'ouvrage est trop délicat pour mes yeux, eh bien ! Gitty sera fière de le faire.

Gitty s'agita encore sur sa chaise, tira les boucles de ses cheveux encore plus fort que jamais, sourit et laissa voir entre ses lèvres rosées les plus jolies dents du monde. Elle savait bien, à vrai dire, que sa bouche, bien coupée et finement relevée, ajoutait beaucoup à l'expression générale de sa physionomie.

James les remercia de son mieux de leur offre gracieuse. Il n'avait pas encore bu au calice de la vie, et cette première goutte lui réchauffa le cœur et le fit palpiter d'amour. A l'entrée même du chemin, au moment de s'avancer dans ce monde immense où nul ne le connaissait, il avait rencontré une généreuse sympathie. Le monde était donc meilleur qu'on ne le lui avait dit, meilleur même qu'il ne l'avait cru lui-même. Et lorsqu'il eut quitté ces humbles amis et qu'il se dirigea d'un pas léger vers sa nouvelle demeure, il lui sembla voir de bonnes figures lui sourire, et dans cette foule affairée qui se pressait autour de lui, des cœurs bienveillants prêts à s'ouvrir et à l'aimer.

## VI

Une place telle que la cherchait James n'était pas alors aussi facile à trouver qu'on pourrait le croire. Il faut souvent bien des amis, bien des recommandations pour faire accepter un jeune homme quand les appointements sont convenables, et ces recommandations sont surtout nécessaires lorsqu'une crise commerciale a augmenté le nombre des commis et diminué celui des places.

Le commerce entier souffrait cruellement, et, à l'exception de quelques favorisés au-dessus des chances des affaires, la masse luttait au milieu des difficultés qui causaient plus d'une nuit sans sommeil, et rendaient plus d'un foyer triste et silencieux.

— Je ne comprends pas pourquoi James (ils l'appelaient tous James chez M. Upjohn, tant ils étaient

familiers avec lui), je ne comprends pas pourquoi James n'est pas venu depuis plus de quinze jours.

— Je crains bien que le pauvre enfant ne se soit découragé ; il semblait très-abattu la dernière fois qu'il est venu ici. Je devine qu'il lui est bien difficile de trouver une place. Et ne redoutez-vous pas comme moi, mon ami, qu'il dépense aussi tout son argent ? Pauvre garçon ! Vous savez qu'il n'en avait pas beaucoup.

— Je l'ai rencontré hier au soir, ma tante, ou plutôt je suis passée à côté de lui dans Broadway ; il m'a paru très-pâle et bien maigri. J'avais presque envie de l'arrêter et de lui parler ; mais je ne l'ai pas fait.

M. Upjohn regarda sévèrement Gitty, et puis jeta un coup d'œil significatif à sa femme, semblant lui dire : — Il y a quelque chose là-dessous, femme, que vous feriez bien d'éclaircir vous-même.

— Et où disiez-vous, Gitty, que vous l'aviez rencontré ? Je croyais que vous deviez passer la soirée chez Lydia.

— Eh bien, ma tante, j'y étais aussi ; mais vous savez, nous autres jeunes filles, nous nous fatiguons de rester assises ; les vieux, vous savez, sont assez ennuyeux, et nous avons besoin d'une petite promenade.

— Quoi ? deux jeunes filles seules, Gitty ? — Et son oncle, en disant cela, avait les yeux obstinément fixés sur le feu ; Gitty secona la tête pour rejeter les boucles de ses cheveux en arrière.

— Oh ! vous savez, mon oncle, M. Jones était avec nous ; il était venu voir Lydia.

Hélas ! le pauvre oncle ; il ne savait rien de tout cela ; mais Gitty lui souriait si doucement et posait avec tant de câlinerie le bras sur son épaule qu'il oublia tout à coup les remontrances déjà sur ses lèvres.

— Allons, Gitty, Jones, disiez-vous ? Quel Jones ?

— Oh ! je ne le connais pas, moi, mon oncle. Mais Lydia le connaissait, vous savez. Il semble, après tout, un garçon bien posé. Néanmoins je me sentais très-triste en pensant à James, et j'avais intention de vous en parler. — Gitty eût bien voulu alors détourner la conversation.

— Je pense, papa (Mme Upjohn donnait souvent ce nom à son mari, par la raison peut-être qu'il n'avait pas d'enfant pour l'appeler ainsi), je pense, papa, que vous feriez bien de descendre à la ville demain, et d'aller voir ce qu'il devient.

— Pas demain, femme ; il y a trop d'ouvrage à faire, et que j'ai promis ; mais tiens, on vient d'ouvrir la grille ; peut-être est-ce lui.

En ce moment on frappa doucement à la porte extérieure, et Gitty,

reconnaissant cette manière de frapper, se leva aussitôt pour ouvrir.

— Ah! monsieur James, soyez le bienvenu; asseyez-vous. Gitty, donnez cette chaise. Comment allez-vous? Approchez-vous du feu, il fait froid ce soir.

— Nous étions en train de parler de vous: je disais à M. Upjohn que je serais bien aise, qu'il descendit à la ville pour savoir de vos nouvelles. Savez-vous qu'il y a plus de quinze jours que vous n'êtes venu ici?

James n'avait encore rien répondu à ces braves gens; il les salua poliment, prit la chaise que Gitty lui offrait, et, sur l'invitation de M. Upjohn, se rapprocha du coin de la cheminée. La flamme étincelante brilla en plein sur lui, et tous purent voir alors le changement qui s'était opéré dans sa physionomie. Il était beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire, et ses yeux semblaient hagards; eût-il éprouvé quelque grand malheur, ses traits n'eussent pas été empreints d'une plus pénible expression.

— Vous ne vous êtes pas bien porté, monsieur James?

— Si fait, monsieur, parfaitement bien; j'ai eu un léger rhume, mais il est passé.

(La suite au prochain numéro.)

### A NOS LECTEURS.

Comme un grand nombre de personnes nous ont promis de souscrire si l'on mettait le prix de notre journal à 50cts. par année, nous avons décidé de faire le changement désiré afin de mettre notre journal à la portée de toutes les bourses.

Notre but est de faire un journal de famille, et nous sommes parfaitement convaincus que nous pourrions y parvenir si l'encouragement qu'on nous a montré jusqu'à présent se continue.

Le Journal pour tous est, en Canada une création nouvelle il peut vivre en paix avec tout le monde, car il ne fait concurrence à personne.

Nous avons des revues littéraires, un journal illustré, mais nous n'avions pas jusqu'ici le journal populaire proprement dit, tel qu'il en existe en France, en Angleterre et aux Etats-Unis; c'est-à-dire publiant sous un mince volume et pour le prix le plus minime, assez de matière pour charmer pendant plusieurs soirées tous les loisirs de la famille.

Cette forme de publicité a obtenu en Angleterre des résultats qui tiennent du prodige; il y a un journal du dimanche à un penny, qui se tire à cinq cent mille exemplaires.

Voyant le succès qui a couronné cet œuvre dans d'autres pays, nous nous sommes mis à l'œuvre avec confiance et courage; et nous avons la conviction de fonder un journal véritablement utile et profondément moral.

Les personnes qui ont payé une piastre pour leur souscription pourront se considérer abonnées pour deux années.

P. NAP. BUREAU.

### LA JEUNE FILLE.

Pauvre enfant, je l'ai vue et j'ai pleuré sur elle: Elle était belle et pâle et d'une santé frêle, Et si timide!... un bruit de pas, un seul regard, La faisait fuir tremblante et rougir à l'écart. Sa candeur me plaisait, et quand, la nuit venue. Dans la foule, en passant, je l'avais reconnue, De loin, comme un ami je la suivais de l'œil, Et je disais: "Sa mère y mettra son orgueil, "Car un sourire d'ange anime son visage; "Elle est si bonne, et puis si modeste et si sage! "Que son âme est paisible! Heureux le jeune époux "A qui sa douce voix dira: je suis à vous. "Oh! pour lui quelle joie ineffable et céleste "D'attacher le bandeau sur un front si modeste, "Et de la voir sourire à l'époux de son cœur. "En le remerciant tout bas de son bonheur! "—Et je croyais la voir, la blanche jeune fille, Avec son époux tendre et sa douce famille; Et j'admirais encore, dans un brillant lointain Le couchant de sa vie aussi beau qu'un matin. Pauvre enfant aux yeux bleus, si pâle, mais si belle! Oh! quel sont devenus tous mes rêves pour elle?...

### LES CINQ RIRES.

Il y a cinq espèces de rires, bassés sur les cinq voyelles de l'alphabet: le rire en A, le rire en E, le rire en I, le rire en O, et le rire en U.

Le rire en A, c'est le rire fin, provoqué par un trait d'esprit. Il signifie: Ah! ah! ah! que c'est joli! que c'est délicat!

Le rire en E, c'est le rire gai, provoqué par une forte saillie. Il signifie: Eh! eh! eh! que c'est plaisant! que c'est drôle!

Le rire en I, c'est le rire d'attendrissement, provoqué par une grosse bêtise... Il signifie: Ih! ih! ih! que c'est amusant! que c'est farci!

Le rire en O, c'est le rire de la franche gaieté, provoqué par une grosse bêtise. Il signifie: Oh! oh! oh! que c'est amusant! que c'est farci!

Enfin le rire en U, c'est le simple sourire provoqué par un passage à double entente. Il signifie: Hu! hu! hu! cela se comprend... ce n'est pas mal.

### VARIÉTÉS.

La femme d'un paysan fermait sa cave le dimanche pour empêcher qu'il ne s'enivrait pendant les offices.

Hier, le mari n'y pouvant tenir, demonte la serrure dès que sa femme est sortie pour se rendre à la messe, boit à franche lippée, et se présente à l'église légèrement ému.

— Femme, dit-il, à sa moitié, as-tu la clef de la cave?

— Oui dit-elle?

— Eh bien voici la serrure, tu peux l'y mettre tout de suite.

\*\*

Un individu a parait-il trouvé à Sorel un barbier fantasque et romanesque.

— Qu'avez-vous donc ce matin, Augusto? lui demandait-il, il y a trois semaines, vous semblez tout mélancolique.

— Monsieur, je viens de lire une chose épouvantable.

— Et laquelle donc?

— Monsieur, le monde va finir dans les premiers jours de l'année prochaine.

— Bah:

— Oui monsieur, les bêtes mourront, le 2 janvier, et les hommes le 4.

— Ah! mon Dieu! qui est-ce qui me fera la barbe le 3.

\*\*

Deux Irlandais voyageaient à pied entre Chester et Barnet. Ils s'arrêtèrent à une hôtellerie où on leur dit qu'ils avaient encore dix milles à faire pour se rendre au terme de leur voyage. Grande exclamation de la part d'un des piétons qui se sentait très fatigué.

— "Eh bien! lui dit son camarade, par manière de consolation," cela ne fait, après tout, "que cinq milles pour chacun de nous."

\*\*

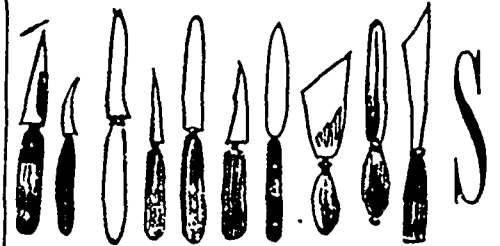
Une vieille mendiante Irlandaise importunait de ses demandes le général V. et sa dame toutes les fois qu'ils sortaient. A bout d'inventions, la vieille les aborde, un matin, en leur disant:

— "Joie et succès à vos Honneurs!... J'ai bien rêvé, la nuit dernière, que Milady me donnait une livre de thé et Milord une livre de tabac."

— "Mais, ma bonne vieille, répondit le général, ne savez-vous pas qu'il nous arrive toujours le contraire de ce que nous avons rêvé?"

— "Vraiment! répliqua-t-elle, c'est donc Milord qui me donnera du thé et Milady du tabac."

### RÉBUS.



(L'explication au prochain numéro.)



AVIS aux jeunes gens qui seraient disposés à solliciter des abonnements pour notre journal—Nous enverrons dix numéros pendant un an (adressés séparément aux personnes qui souscriront) sur la réception de \$4.25.

### JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont., par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0.25  
Un numéro..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170½ rue Sparks, Ottawa

## Une Chanteuse des Rues.

« Dès qu'elle m'aperçut, Louise essaya de se lever ; je lui fis signe de n'en rien faire. J'avais des battements de cœur à étouffer, et je me rappelle même que mes jambes n'étaient point trop solides. D'une voix éteinte par l'émotion : « Toi ici, ma pauvre Louise ! dis-je en lui prenant la main, qu'est-ce que ça veut dire ? que t'est-il arrivé ? » Elle attacha sur moi des regards pleins de mélancolie où je lus à la fois que je méritais des reproches et qu'elle me pardonnait. « Ah ! sans le vouloir, dit-elle, vous m'avez fait bien du mal, monsieur Philippe. » Je reculai d'un pas et la regardai avec stupeur. « Moi ? fis-je. — J'ai dit sans le vouloir, reprit-elle ; car je vous sais incapable d'avoir en jamais l'intention de me rendre malheureuse. » Mon intérêt était excité au plus haut point. Je me rapprochai. « Je ne te comprends pas, ma bonne Louise, dis-je à mi-voix ; à part une pensée mauvaise que j'ai nourrie contre ton honnêteté, pensée que tu as déjouée par ta conduite, je ne sais pas que j'aie d'autre faute à me reprocher dans mes relations avec toi. — Avez-vous donc oublié notre rencontre de Vincennes ? me demanda-t-elle. — Non, certes, répondis-je ; je me souviens même de m'y être conduit assez grossièrement. — Mais je dois dire, pour ma défense, que je n'avais pas la tête bien libre. — Je ne vous en veux pas, me dit Louise. Cependant, apprenez que de cette rencontre ont découlé tous les maux qui font que vous me voyez ici. » J'étais confondu.

« En effet, j'avoue que, pour moi, jamais plus impénétrable problème n'avait été proposé à la sagacité d'une intelligence humaine. Je renonçai sur-le-champ à l'honneur d'en découvrir la solution, et suppliai Louise de m'épargner, par une explication rapide, la peine de la chercher. Fragment par fragment en partie avant la visite, en partie après, elle m'apprit tant bien que mal ce que j'avais hâte de savoir. Avec votre imagination, vous complèterez à loisir les lacunes d'un récit nécessairement fort incomplet. Je suis certain, en outre, que les ressources d'une psychologie ingénieuse ne vous manqueront pas pour expliquer et sonder des faits dont je ne puis que vous garantir la parfaite exactitude... »

### IV.

Philippe se reposa un moment et poursuivit :

« Vous connaissez Louise, et j'ai peu de chose à modifier dans le por-

trait que je vous ai fait de Moser. Il eut été difficile de rencontrer deux natures mieux assorties, c'est le mot ; car, sans se ressembler, elles se complétaient l'une l'autre. Au rebours de ce qui devrait toujours être dans les ménages, la femme, en celui dont je parle, y représentait la raison, et l'homme, le sentiment. Moser n'avait pas tardé à reconnaître la supériorité de sa femme en matière d'intérêt, et s'en était bientôt exclusivement reposé sur elle pour tout ce qui est relatif à l'économie, domestique. Il se bornait à tâcher d'atteindre chaque jour le maximum d'un salaire dont il apportait, tous les samedis, la somme intégrale. Il avait, en échange, un intérieur propre et joyeux, une nourriture variée et solide, du linge toujours blanc, des vêtements toujours en état et bien brossés. Leur vie, si elle était privée de grandes joies, était exempte aussi de grandes peines. De temps à autre, le soleil et la solitude de leur quartier les attiraient dehors : ils passaient la barrière, erraient à travers la campagne, et dinaient à l'ombre des arbres, au bruit des quadrilles d'un cabaret. Et quand l'uniformité de cette vie menaçait de la leur rendre à charge, il leur naissait un enfant, lequel, en réalisant leurs plus chères espérances, rajeunissait en quelque sorte les charmes de leur association. Tout, en un mot, leur souriait. Les couches de Louise s'accomplissaient sans l'apparence même d'un accident ; elle se trouvait bientôt sur pied, aussi fraîche, aussi gaie, plus belle qu'auparavant. Six mois après environ, ils inauguraient la reprise de leurs tranquilles promenades. Confiant le sommeil de leur gros garçon aux soins d'une vieille voisine, ils mettaient un beau jour à profit et partaient pour Vincennes, où ma mauvaise étoile, comme je vous l'ai conté, me jetait sur leur passage.

« Ne prévoyez-vous pas déjà les conséquences de cette funeste rencontre ? Était-il possible que ce qui parut clair jusqu'à l'évidence à mes indifférents amis, ne parut point tel à un mari d'un caractère ombrageux et du jugement le plus borné ? Ajoutez que Moser, depuis son mariage, n'avait pas discontinué de vivre comme un coq en pâte, c'est-à-dire dans l'aisance, sans trouble, sans chagrins, et qu'il avait en quelque sorte à expier cette longue sérénité dont il était encore à connaître le prix. À l'avidité, on peut dire, avec laquelle il se saisit du soupçon et l'implanta en lui, on eût juré qu'il fût las des bienfaits d'une paix profonde et aspirait à subir des épreuves. Louise épuisa en vain des trésors de persuasion et de tendresse : elle lui expliqua qui j'étais et entra dans tous les détails capables de justifier, jusqu'à un certain point la

familiarité de mes manières et de mon langage. Il n'eut pas même l'air de l'entendre. Il l'entendit toutefois, mais pour trouver dans chacune de ses paroles, autant de témoignages d'une liaison qui devait prendre, à ses yeux, des caractères de plus en plus criminels. Un soupçon unique le gagna de proche en proche et l'envahit comme une gangrène. Son sommeil, d'ordinaire si paisible, fit place à des insomnies douloureuses. Il eut le front perpétuellement chargé de nuages, il ne parla plus que par monosyllabes, il repoussa avec rudesse les caresses de sa femme et affecta même de n'avoir plus aucun souci de son enfant. Son intérieur lui devint odieux, il se déshabituait peu à peu de prendre ses repas chez lui, se leva le matin de plus en plus tôt et rentra chaque soir toujours plus tard. Louise ne pouvait lui adresser la parole sans qu'il s'irritât plus encore ; elle se taisait donc et contenait ses larmes dans l'espérance que le temps, mieux qu'elle, aurait raison d'un désespoir fondé sur des chimères. Mais loin de là, le temps, au lieu d'atténuer l'énergie du poison que j'avais versé à ce malheureux, semblait en accroître la violence. Il en vint à souffrir au point qu'il chercha dans la débauche un allègement à son supplice.

« Pour comble de malheur, il n'échappa point à ce besoin de communication que nous éprouvons tous dans la tristesse comme dans la joie. Je dis pour comble de malheur, puisque aussi bien il choisit, d'après l'extérieur, celui de ses camarades qui était le moins apte à ce rôle, un Parisien joyeux et sceptique, lequel, sous des airs de franchise et de bonhomie, cachait un railleur et outrancier. Il n'appelait Moser que *Chouroute-mann* et ne l'aimait point, d'abord parce qu'il n'était point de Paris, ensuite parce qu'il était marié, laborieux, économe. Si, après les avoir provoquées, il écouta volontiers ses confidences et parut prendre la plus vive part à son chagrin, ce fut pour l'encourager dans sa jalousie, s'en faire un jouet et le tourner en ridicule. Parmi les ouvriers de l'atelier, tous bientôt instruits comme d'une chose avérée de la mésaventure de Moser et au fait de ses tortures, quelques-uns trouvèrent plaisant de lui serrer la main à tour de rôle et de lui apporter leurs condoléances railleuses. Sans parler de cela, il n'était pas de jour où le Parisien ne l'entraînât à la barrière et ne lui fit faire nombre de stations chez les marchands de vins.

(La suite au prochain numéro)

— Un chétif argument détourne souvent d'une grande vérité ; c'est le grain de sable dans l'œil qui lui dérobe la lumière.